

Génica Athanasiou

© Non Lieu - Association des Amis de Paris-Méditerranée, 2025
224, rue des Pyrénées 75020 Paris
ISBN : 978-2-35270-360-0
courriel : nonlieu@netcourrier.com
site : editionsnonlieu.fr

Laurence Meiffret

Génica Athanasiou

L'anti-muse d'Antonin Artaud

Non Lieu

*À la mémoire de Jacques Fraenkel
et de Jean-Louis Barsacq*

Pour André Geymond

Pour Claude et Bernard

Eugenia et ses doubles

Bucarest, 1^{er} décembre 1918. Les régiments français viennent d'apparaître sur Calea Victoriei, le général Berthelot chevauchant auprès de leurs majestés le roi Ferdinand et la reine Marie. L'allégresse de la foule atteint son comble sous un océan de fanions aux couleurs de la Grande Union – bleu, jaune, rouge. En ce jour solennel, le Vieux-Royaume se fédère enfin avec la Bessarabie, la Bucovine et les régions du Nord-Ouest tant disputées aux Austro-Hongrois ou aux Russes. *In extremis*, cette nouvelle Roumanie appartient au camp des vainqueurs et c'est en grande part à ses alliés français qu'elle le doit. Une journée historique, même si les journaux n'ont plus une rame de papier pour la célébrer.

Dans la foule en liesse, une jeune fille se tient droite et vaillante. Tous sont exaltés, mais elle a une raison de plus que les autres : le Conservatoire royal d'Art dramatique va rouvrir ses portes, et elle, s'y faire admettre ! Désormais, elle dispose de sa majorité pour imposer ses choix. Qu'aurait-elle pu faire avant, dans le chaos de sa ville natale occupée ? À présent que l'enivre ce bel air de liberté, tout lui devient possible. Elle va passer le concours d'entrée et le réussir, elle doit prendre de court ses parents, qui souhaitent l'établir afin de lui faire oublier cette folie – sa vocation. Elle la discrète, elle la sage, rêve depuis si longtemps de monter sur scène. Toute la famille Tănase le sait et le redoute, la cadette des filles est une dangereuse utopiste. Une de celles à qui tout pourrait bien réussir, prédit Maria son aînée. Eugenia aspire à tant de choses que l'on peine à comprendre. Vivre autrement, à une autre altitude, tout à la fois dans la poésie, l'art et les symboles du monde, comme si elle cherchait à retrouver une humanité perdue. Elle n'a certes rien en commun avec ces midinettes fascinées par la gloire de l'écran. Peu lui importe de se forger un nom et d'ailleurs, elle en a tant déjà. À la maison, elle a longtemps été Eugenuca, Petite Eugénie, pour ses parents, Uca pour sa fratrie. Puis en grandissant elle est devenue Jenică ou même Jeny, car c'est plus occidental et par là plus à la mode. Comme les poupées russes

s'emboîtent ses identités. Eugenia-Jenică-Uca s'est toujours sentie si multiple, tous ses prénoms parviendront bien un jour à se créer un destin.

Est-ce parce qu'elle est née duelle dans sa chair et sa psyché, précédée d'un quart d'heure par sa jumelle Profira ? C'était à l'avant-veille du Noël orthodoxe, le 4 janvier 1897 selon le calendrier julien. Certainement, il devait neiger sur Uranus, ce petit Montmartre bucarestois où elles vinrent au monde, au 15 de la rue éponyme. Profira et Eugenia Tănase naquirent sous d'heureux auspices si l'on en croit leurs noms de baptême, byzantin ou grec : le premier évoque le pourpre et le porphyre impériaux, le second une noble et généreuse race. Sans doute leur père, Gheorghe, porte-t-il la responsabilité de ces choix hautement symboliques. Issu de l'émigration albanaise, il appartient à une famille originaire du sud du pays, aux confins de la Macédoine et de l'Épire, peut-être d'ascendance aroumaine, où il est d'usage d'employer des prénoms hellènes¹. Sur l'acte de naissance de ses filles, il signe d'ailleurs Tanasi à la mode gréco-albanaise. Parmi les rares informations familiales, il semble que son propre frère se soit appelé Constantin et l'un de ses neveux, Diomède. Et comme eux, Eugenia pratiqua couramment le grec. Du côté maternel, les jumelles héritent d'un tout autre patrimoine, celui des marches de l'Empire austro-hongrois. Ecaterina Gheorghe vient d'une famille paysanne de Buziaș, petite ville thermale en vogue du Banat oriental. Citoyenne hongroise jusqu'à l'effondrement de l'Empire, elle n'accèdera à la nationalité roumaine qu'avec le Traité de Trianon² actant le redécoupage des frontières. Le foyer Tănase se caractérise ainsi par un fort métissage culturel et son multilinguisme, s'il est par ailleurs représentatif de la petite bourgeoisie commerçante ou artisanale du quartier Uranus. Chrétiens orthodoxes, commerçants modestement prospères mais ardemment désireux de s'élever, Ecaterina et Gheorghe travaillent à assurer une excellente éducation à leurs enfants. Tous suivent des études secondaires, filles comprises. Jenică en particulier fait son miel de tout ce qui lui permet de rêver et s'évader : la poésie, la danse, le théâtre sont

1. Le patronyme Tănase dérive du prénom Atanas, particulièrement fréquent en Macédoine et provenant du grec Αθανάσιος ou Athanasios – immortel. Pour l'en différencier, il est parfois inscrit à l'état-civil roumain sous une forme emphatique plus « officielle », soit qu'on y rajoute son préfixe (en A-), soit un suffixe (en -ESCU ou en -IU), voire les deux. L'origine grecque semble généralement revendiquée par l'ajout d'un h après le t, se déclinant le plus souvent en Thanase ou Thanasi. Cf. Anca Păunescu, « Moyens de formation de noms de personne en Roumanie », *Revista SCOL*, Université de Craiova, VI, n° 1-2, 2013, pp. 58-62.

2. Traité de paix entre les puissances de la Triple-Entente et la Hongrie après la Première Guerre mondiale. La Hongrie était amputée des deux tiers de son territoire, la Roumanie pour sa part recevant le Banat oriental, la Marmatie méridionale et la Transylvanie. Signé le 4 juin 1920, le traité entra en vigueur le 26 juillet 1921.

des passions précoces. Elle lit beaucoup et étudie le français, outil futur de son émancipation. Elle se montre douée, mais uniquement dans les domaines qui la fascinent – déjà, elle se révèle un être de passion.

Multiple Jenică. Devenir autre, cela fait longtemps déjà qu'elle s'y essaie. Son premier portrait connu la représente vers l'âge de dix ans : elle s'y distingue en portant vareuse à col montant et casquette d'écolier, assurément masculines, sans doute l'uniforme scolaire d'un frère ou d'un cousin. C'est pour le moins inhabituel, à une époque où les photographies ne se pratiquent qu'en studio à l'occasion d'événements importants. Placée sous le signe du travestissement et du jeu de rôle, cette Eugenia vêtue en petit garçon n'est pas une représentation attendue, ni commune. S'agit-il d'un simple amusement enfantin, toléré par les parents ou favorisé par l'aînée adolescente ? Ou bien plutôt d'un caprice lié à sa condition gémellaire, au désir de s'identifier comme « différente » ? Ce qui semble avéré est qu'un petit théâtre intime a dû se mettre tôt en place au sein de cette famille aimante. Maria, l'aînée, si elle a pu peiner à trouver sa place auprès de ses cadettes de cinq ans, va jouer auprès d'elles un rôle d'intercesseuse dans le monde des adultes. C'est elle qui, attentive, encourage leurs dons naturels, initie leurs jeux, les déguise pour Carnaval et fait répéter leurs récitations enfantines, elle qui réclame de les mener au théâtre de *papusi*¹ ou aux spectacles d'ombres de Karagheuz. Son rôle se renforce certainement lorsque Profira disparaît au seuil de l'adolescence, si l'on en croit différents clichés où Jenică et sa mère portent le deuil. Jamais en tout cas il ne sera plus question d'elle dans la correspondance de sa jumelle, mais seulement de Maria, l'aînée protectrice.

Jenică et ses doubles s'en multiplient d'autant avec l'âge. Timide mais sociable, discrète mais extravertie, fidèle mais indépendante, c'est une jeune fille décidément duelle. Sensible, elle peut se révéler vive, volontaire, passionnée jusqu'à l'emportement. La voilà sur un autre portrait en 1913, elle a seize ans déjà, classique lycéenne vêtue de sombre et sagement accoudée au dossier d'une chaise. Trois ans plus tard, alors que la guerre vient d'être déclarée en Roumanie, elle ose affirmer et mettre en scène sa féminité : vaste capeline blanche, robe claire perlée qu'elle a empruntée à Maria, elle esquisse un drôle de petit pas de danse, les mains écartées façon charleston. Vierge sage et Vierge folle, elle reprend l'allégorie à sa façon. Eugenia-Jenică-Jeny, tous ses prénoms et surnoms, il lui faudra bien un jour les incarner ! Alors qu'importe, elle bravera son père et désolera sa mère – à moins que ce ne soit l'inverse – elle surmontera tout pour entrer au Conservatoire et suivre la voie ouverte par ces idoles

1. Poupée ou marionnette.

que la scène et le tout jeune cinéma lui ont révélées. Ces femmes indépendantes, ces artistes radicales la font vibrer, mais suscitent la terreur de sa mère. Ecaterina l'a remarqué lorsqu'elles passent ensemble rue Știrbei Vodă : le grand bâtiment du cours d'art dramatique attire et dérouté sa cadette. Rien ne l'enchanté plus que d'apercevoir les élèves répéter leurs scènes en faisant les cent pas. Mais se revendiquer si singulière dans un monde si conformiste, est-ce bien là l'avenir de sa fille ?

Il est vrai que dans le « Petit Paris des Balkans », l'amour du théâtre équivaut à un sport national. On y connaît toutes les affres de l'annonce des programmations, tous les délices des tournées étrangères, et les billetteries à guichets fermés et la surenchère du trafic de places. Jenică n'échappe pas à cette effervescence de la scène bucarestoise, ni à l'aura des grands comédiens français en tournée – Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Réjane, Silvain, les frères Coquelin – sans oublier la gloire roumaine de la Comédie-Française, Edouard de Max. Il y a aussi les pionniers de l'avant-garde parisienne, en particulier Aurélien Lugné-Poe* et Suzanne Desprès*, remarquables animateurs du Théâtre de l'Œuvre dont la troupe est assidue et pédagogique auprès du public roumain. Se produisant à Bucarest à plusieurs reprises entre 1903 et 1915, Lugné-Poe assortit cette dernière tournée – propagande culturelle en temps de guerre oblige – d'une série de conférences sur l'évolution du théâtre moderne. Mais surtout, sa troupe s'enorgueillit de compter les comédiennes les plus marquantes de la nouvelle scène française : Georgette Leblanc (muse de Maeterlinck), Louise Lara (initiatrice d'Art et Action), Camille de Saint-Maurice (âme du Théâtre du Peuple à Bussang, avec son époux Maurice Pottecher) et Marguerite Moreno (égérie des Symbolistes). Autant de modèles proposés à l'adolescente piaffante qu'est Jenică.

Depuis les fiançailles de Maria avec un jeune fonctionnaire, Petre Nicolescu, au cours de l'été 1917, la préoccupation de leurs parents s'est reportée sur elle : comment « caser » cette fille indocile tout en ne désespérant pas de faire son bonheur ? Si pour eux, il n'est d'autre carrière féminine que le mariage, comment envisager un métier aussi précaire que celui de comédienne, avec le déclassement social qu'il implique selon l'antique préjugé des familles ? Jenică a beau prendre en exemple Elvira Popescu, devenue directrice du Théâtre Excelsior au sortir de l'adolescence, rien ne les convainc de la pertinence d'une telle aspiration. L'heure cependant est aussi à la paix domestique. Face à l'entêtement de leur cadette, Ecaterina et Gheorghe tentent un compromis : ils n'opposeront pas de veto à son entrée au Conservatoire si elle y est reçue ; en revanche elle devra rencontrer les prétendants qu'ils lui présenteront. Soit – mais elle a bien d'autres choses à penser, leur fille. Elle se renseigne, rattrape le retard de la guerre à sa façon, car elle doit être au fait de l'actualité des

théâtres. Avec la paix, une véritable frénésie s'est emparée des spectateurs, qui les jette vers les kiosques à journaux et les bureaux de réservation.

M^{lle} Eugenia Tănase : ADMISE ! Évidemment, c'était compter sans la passion et le talent de leur fille, soupirent les parents aussi fiers que désolés. Se faire remarquer par le grand Ion Manolescu et recevoir dans la classe d'un des professeurs les plus recherchés, Nicolae-Șerban Soreanu*, n'est pas donné à tout le monde en effet. Sociétaire du Théâtre National, Soreanu a fait une carrière exceptionnelle avant-guerre, en créant notamment les pièces d'Ibsen. Quant à Manolescu, comédien et réalisateur qui vient d'initier le premier syndicat des acteurs roumains, ne promet-il pas leur fille à une belle carrière ? Pour Jenică, tout est clair désormais. Il est hors de question qu'elle accepte de fonder un foyer, puisqu'elle sera comédienne, partira en tournée, ira même se produire à Londres, Vienne et Paris. « Il n'y a que le théâtre qui m'intéresse ! Si je me marie, je divorcerai dans deux ans pour faire du théâtre ! » répète-t-elle sans fin aux siens, comme elle le confiera une décennie plus tard à un journaliste parisien¹. L'inquiétude familiale est grande, pourtant on hésite à braquer la frondeuse. N'a-t-elle pas déjà usé de sa pugnacité pour refuser la première demande de fiançailles qui s'est présentée ? Force est de faire au mieux en accompagnant sa décision.

L'année 1919 s'ouvre donc sous les meilleurs auspices. Studieusement, Jenică suit les cours de Soreanu, professeur généreux, patient, capable d'insuffler confiance aux plus introvertis de ses élèves. Parmi ses pairs, elle sympathise avec un jeune homme charismatique, graine de tragédien sous des dehors de charmant jeune premier, George Vraca*. Ce sont des mois intenses et studieux. À la maison, Maria servant de répétitrice, le travail avance à un rythme soutenu. Bientôt se déroulent des auditions au Conservatoire : Ion Peretz, directeur du Théâtre National, organise en mai la première tournée officielle dans les provinces restituées du Banat et de Transylvanie, et recherche ses figurants parmi les élèves. À cette occasion, Jenică se serait vu confier quelques silhouettes, voire un minuscule rôle, vraisemblablement dans le triomphal *Coucher de soleil* de l'académicien francophile Barbu Delavrancea. Sans doute est-ce alors qu'elle donne la réplique à Tony Bulandra, la coqueluche des Bucarestoises – une expérience dont elle se souviendra avec nostalgie à la fin de sa vie²... Au cours de cette tournée inaugurale se découvre à elle la vie de troupe et ses difficultés. Une quarantaine de sociétaires et pensionnaires qui se retrouvent après une telle interruption, ce sont autant de prérogatives et de susceptibilités à rééquilibrer. Aussi la jeune

1. Georges Stuart, *Le Soir*, 27 novembre 1929.

2. George Cuibuș, « Colocuii pariziene : Genica Athanasii. Despre minunata Belle Epoque », *Arges*, 1968, p. 92.

classe n'est-elle ni valorisée, ni même ménagée au cours de ce périple, qui les emmène de Sibiu à Cluj et Lugoj, non loin de la ville natale maternelle. Quant à la tournée de juillet en Bucovine, il n'est pas question pour elle d'y participer : elle a d'autres projets. Étudier n'est pas assez, elle doit partir pour se réaliser. Ce à quoi elle rêve, c'est à l'émulation de ces lieux parisiens dont le répertoire est neuf et la mise en scène novatrice. L'envie d'y aller la tenaille.

C'est d'ailleurs l'usage qu'un tel séjour d'apprentissage en France : tous les grands acteurs des générations précédentes l'ont pratiqué, grâce à des bourses offertes par les Théâtres Nationaux, la Couronne ou le gouvernement. Alors un peu follement – car elle ne saurait espérer ce recours en cette période bouleversée – Jenică profite des contacts qui abondent autour du Bureau des œuvres françaises¹, afin de préparer la seconde phase de son envol. Peut-être prend-elle aussi conseil auprès de Soreanu ou de Manolescu ? Peut-être se saisit-elle d'une occasion inespérée par l'intermédiaire de Geo, l'athlétique George Vraca ? À la mi-juin, celui-ci part en effet à Paris avec l'équipe nationale de rugby, pour disputer les Jeux Interalliés au stade Pershing. Missionné ou non par sa camarade, on peut imaginer qu'il revient à Bucarest avec de nombreuses adresses et autant de conseils... Reste le plus difficile, l'organisation matérielle d'un tel voyage suivi d'une installation qu'elle escompte de longue durée. Le principal soutien de la jeune fille est Maria, qui, généreusement, l'encourage à suivre sa voie malgré la peine de leur séparation. C'est elle qui planifie, liste, coud, amidonne, rassemble informations et économies, se prépare enfin à affronter l'accablement de leurs parents. Le sort en est jeté et, bien qu'en secret, tout s'emballa dans la vie de Jenică.

La fin de sa première année au Conservatoire la trouve fin prête. Il ne lui reste qu'à aller retirer son visa à l'ambassade. Ce n'est pas loin de chez eux, mais cela suffit pour s'apercevoir combien Bucarest respandit en ce début d'été. Le parfum des tilleuls et des acacias l'accompagne jusqu'au quartier de Biserica Amzei comme une petite fiancée aux marches de l'autel. Sent-elle déjà qu'entrée Roumaine, elle ressortira promise à la France ? Comblée et mélancolique, elle pourra revenir en traversant la halle aux vivres d'Amzei, pour la dernière fois sans doute avant longtemps. Puis elle s'en ira montrer cette merveille à sa sœur : un passeport pour sa nouvelle patrie de cœur, celle que sa passion a élue. Mi-juillet 1919, sa malle est bouclée et, malgré ses parents effarés qui l'escortent à la gare, Jenică quitte Bucarest.

1. Le Bureau des écoles et œuvres françaises à l'étranger, administration française dépendant du ministère des Affaires étrangères, gérait dans chaque pays où il était présent les relations culturelles avec les élites locales.